

AVSD  
○  
LE TROU DU CUL DU MONDE

Je devais avoir quatorze ans. Un matin je me suis réveillé à cause d'une douleur. Je me suis réveillé sur le ventre, chose qui ne m'arrive pourtant jamais, les fesses regardant profondément le plafond mais en éprouvant une brûlure singulière. C'est le genre de douleur qui vous réveille d'un bond, comme si un bourreau vous avez laissé mijoter à feu doux toute une nuit et qu'au petit matin, après des heures d'ébullition, tout finissait par s'échapper de la casserole. Ma douleur était localisée très précisément : j'avais le trou du cul béant, tel un tunnel s'échappant par delà les montagnes. Je souffrais de manière indescriptible cherchant à savoir l'origine du mal, si je devais maintenant parler de ma virginité au passé, où s'étaient cachés ces bourreaux qui avaient dû décamper avec les premiers jets de soleil mais tout semblait paisible autour de moi, consciencieusement posé à sa place dans ces six mètres carré que je connaissais si bien. Mes deux disques des Doors, ma collection d'ouvrages de Conan Doyle et jusqu'à ma bouteille de verre Coca Cola provenant des États-Unis. Après un examen rapide des lieux, je conclusais que rien n'avait physiquement disparu. Pourtant, quelque chose en moi avait foutu le camp, je sentais une poche d'air crevée dans ma mécanique, une fenêtre ouverte sur le monde où chacun avait prit ce qu'il voulait tandis que j'agonisais sans conscience sur ce lit ; lit qui ne trahissait d'aucune trace de lutte, aucune rosée matinale ou trop plein d'effort, seulement des draps beiges identiques à ceux de la veille, comme s'il s'était passé quelque chose, que je n'avais opposé aucune résistance et qu'au fond de moi me traversait l'idée que je pusse avoir apprécié ces moments d'intimité pendant lesquels quelqu'un ou quelque chose me défonçait la rondelle, comme on dirait de nos jours. J'avais perdu. J'avais tout perdu mais déjà je revoyais en moi le film en super-huit de ma vie. J'avais toujours été un même faiblard. Petit, je pleurais sans arrêt comme pour prévenir ce jour funeste où toute l'amertume qui montait en moi n'arriverait pas à filtrer par mes yeux vides. J'étais le gringalet de la cour de récré, le futur maudit, celui qui savait déjà lire sans comprendre les articles sur Allende dans le Mercurio. On m'appelait déjà le « péquinois » à cause de ma petite taille et mon teint jaune. Ma sœur évoquait avec un cynisme inlassable une maladie du foie qui m'emporterait le jour où je lui manquerais de respect et moi, tout simplement, je n'écoutais pas ses malédictions. J'attendais ce jour sans même le savoir. Ce matin-là pourtant, j'écoutais. C'était le jour où tout basculerait et je le sentais au plus profond de moi. J'entendais le café passer dans la cuisine, le plancher de notre meublé craquer sous les pas imposants du père. Ma sœur se préparait vraisemblablement dans la salle de bains et j'entendais des pleurs. Je ne savais d'où ils pouvaient provenir. De la rue ? D'à côté ? J'avais les mains sur mes fesses nues, comme pour interdire un deuxième passage et je restais, prostré, dans cette position absurde quelques minutes. D'un coup d'un seul, ma mère, un visage livide tendu devant ses traits habituels, dans une robe de chambre blanche au motif fleurs des champs fanées,

apparaissait dans le cadre de la porte et m'annonçait que le père voulait me voir. Une vague inquiétude s'installa en moi : elle me trouvait dans cette position incongrue mais ne soulevait pourtant aucun regard soupçonneux. C'est bien la deuxième chose la plus étrange qu'il m'arrivait ce matin. D'abord ces histoires de cul, puis cette mère comme presque au courant quand elle explosait à l'entrée de ma chambre alors que pour une simple rougeur sur les joues elle faisait passer un interrogatoire du KGB pour une chorale d'enfants de chœur. Je me levai difficilement, la douleur me faisait serrer les fesses et pourtant à chaque fois que les parois de mon anus se confrontaient, je sursautais, piqué au vif. J'élaborai donc une démarche pas trop suspecte devant l'assistance future. Quelques pas glanés aux sumotoris et d'autres aux canards et me voilà reparti lentement mais sûrement, tel un incommensurable imbécile, en dehors de cette chambre souillée par le péché. Mon père était à la fenêtre, il posait son front ridé contre la vitre froide et sa tête tapait le Santiago du dehors. Ses yeux ne balayaient pas plus les rues que l'horizon et dans toute sa qualité d'homme, lui aussi semblait perdu, désolé. Je revoyais alors le visage de la mère. De quoi sont-ils si désolés ? Aurai-ils eux-même commis l'acte dont je suis la victime. Tout se soulevait en moi, mes flots étaient près à me déborder, je me raidissais, oubliant cette histoire d'anüs et me relâchait d'un coup dans cette position circonspecte, les mains sur les genoux pour tenter de retrouver un certain équilibre. Mon père remarqua ma présence et m'annonça qu'il s'était passé quelque chose de terrible aujourd'hui. Comment était-il déjà au courant ? Avait-il collaboré et ouvert ma porte aux agresseurs ? Sans s'étendre davantage sur le sujet il me demanda si j'éprouvais un certain déchirement dans une quelconque partie de mes quarante kilos. Je lui répondis qu'en effet mais n'en connaissais pas l'origine. Cette partie ne serait-elle pas ton fondement mon fils ? Je lui répondis qu'en effet, j'avais l'anüs si dilaté qu'on pouvait y glisser un paquet de churros tout chaud sans que j'y prêtasse la moindre attention. Il me demanda alors si la douleur m'était insupportable. Je lui répondis que oui et lui me répondit que dorénavant, il me faudrait vivre avec. Ma mère me passa une crème à hémorroïde sur les lèvres du cul. Cela faisait longtemps qu'elle n'en avait plus torché, me dit-elle, mais comme elle le présentait, cela lui reviendrait pour sûr. Elle me rassura et me dit que nous partagions tous le même fardeau grâce au Seigneur. Je pensais alors qu'une croix et son Christ à l'échelle, coincée dans le fion, devait à peu près faire aussi mal que cette sorte d'émeraude que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam. Pardonnez ma vulgarité mais j'avais vraiment l'impression qu'on me bouffait le trou du cul par l'intérieur aussi je demandais si le médecin de l'immeuble, le docteur Sanchez, recevait en consultation sans rendez-vous ce matin. Tu peux toujours y aller mon fils, mais je crains n'avoir pas mis au monde un génie comme toi qui a attendu onze heure trente pour descendre chez le docteur, souffla-t-elle résignée. Je descendis une à une les marches de notre immeuble insalubre comme un petit vieux de quatre vingt quatorze ans. Une bonne dizaine de minutes me furent nécessaires pour dévaler les trois étages qui nous séparaient du cabinet de

consultation. Quand enfin j'atteignis le second palier, une foule s'attroupait devant le l'entrée du Docteur Sanchez. Toutes les chaises de la salle d'attente étaient libres, tous restaient debout, dans des cambrures ridicules me rappelant étrangement le mal dont je souffrais. La porte qui menait au cabinet s'ouvrait toutes les minutes et laissait s'engouffrer un flot de gens d'où ils ressortaient quelques instants après, une ordonnance salutaire à la main. D'un regard je remarquai Juan Ribero, un ami postier du père qui me laissa jeter un coup d'œil au fameux sésame délivré par le médecin et je lus dans cette écriture allongée, reconnaissable entre toutes et non sans mal : vaseline. Une seule et même pommade à se passer pour cette épidémie rongeur déjà la moitié du quartier ? Après quelques moments de patience je pénétrai à mon tour dans le-dit cabinet et me confrontai au docteur Sanchez. Le vieux bonhomme en blouse se tenait debout, derrière son bureau et remplissait à vitesse grand V ses feuilles de maladies comme prit d'une chiasse incontrôlable. Lorsqu'il leva ses yeux égarés sur moi il me supplia de ne pas garder de lui cette image triste d'un médecin dévoré par le même mal que ses patients. Je l'aimais bien moi, le vieux docteur Sanchez. Il se révéla rapidement dépassé par l'ampleur de la crise qui, me dit-il, l'affectait au plus profond de son être. Je comprenais alors sans mal de quoi il retournait. Je remontais une à une les marches des escaliers. Quand une dizaine de minutes plus tard j'atteignais notre appartement, mon père se trouvait dans nos petits cabinets d'où il semblait s'échapper les heurts d'un combat épique. L'homme poussait mais résistait tout à la fois. Il éructait, criait : « Sors putain de merde, soooooors ! » Je compris que tout l'immeuble souffrait alors du même mal, peut-être même toute la ville ou le pays entier. Les heures qui suivirent ressemblèrent à des airs de fin du monde. Les rues désertes, les épiceries fermées, les incendies tranquilles. Du silence, un goutte à goutte fatal à mesure que chaque seconde s'écoulait comme les étrons volés de nos cuvettes de pauvres chiliens.

Le onze septembre mille neuf cent soixante treize. Voilà ce dont je me souviens : ce ne sont que des mots mais presque onze millions de chiliens se sont fait enculer.